



Jean-Pierre Gattégno
Les aventures
de l'infortuné
marrane Juan
de Figueras

roman

l'antilope

Les aventures de l'infortuné
marrane Juan de Figueras

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de ce livre
d'une résidence à la villa départementale Marguerite-Yourcenar
et d'une bourse du département du Nord.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : D. R.

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

www.editionsdelantilope.fr

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2018

Jean-Pierre Gattégno

Les aventures
de l'infortuné marrane
Juan de Figueras

roman

l'antilope

À Monique et à Élie
À Marie Depussé

*C'est loin de ses parents
qu'un homme apprend à vivre.*

Pierre Corneille (Œdipe, A. I, sc.5)

PROLOGUE

Ne croyez pas, Monsieur, que j'ai toujours été un forban et que ma vie n'a été qu'une longue suite de mauvaises actions.

Je suis né à Séville lorsque Philippe III, qui venait d'accéder au trône, se préparait à ruiner encore plus l'Espagne. J'ai vécu heureux dans ma ville natale jusqu'à ce que les malheurs que je vais vous conter m'eussent obligé à en partir. Ma famille, qui a toujours comporté d'excellents chrétiens, est originaire de Figueras, une ville du nord de l'Espagne dont elle a pris le nom. Je n'ai pas su comment nous nous appelions avant, mes parents disaient l'ignorer. Mon père, don Alvaro de Figueras, était un honorable négociant et ma mère, doña Elvira, une sainte femme dévouée à son mari et à ses enfants. Nous étions cinq frères et sœurs : Rafael, Ignacio et moi, d'un côté, Carmen et Rosita de l'autre. Parmi les nombreux oncles et tantes que je comptais, il y avait don Leonardo de Figueras. Autant mon père était sévère et intraitable, autant l'oncle Leonardo était de bonne composition. Lorsque j'avais quatre ou cinq ans, je montais sur ses épaules et je le conduisais comme

s'il était un cheval, nous jouions aussi à la cachette. Dissimulé sous la table d'un salon, j'étais certain d'être invisible, j'entendais l'oncle appeler : « Juanico! Où est mon petit Juanico? », et je pouffais de rire. Jamais, je n'aurais imaginé qu'il feignait de ne pas me voir. C'est un de mes meilleurs souvenirs d'enfance et je ne peux y penser sans regretter d'avoir grandi.

Mon père avait bâti sa fortune sur l'afflux des trésors provenant des Indes occidentales. Salués par des salves de canons, les bateaux débarquaient chargés des butins provenant de ces pays : oiseaux et animaux exotiques, Indiens à l'allure étrange, quantités incroyables d'or, d'argent, de pierres précieuses, de cochenille – une teinture d'un rouge éclatant si appréciée dans les milieux aristocratiques. Ces richesses étaient entreposées dans nos locaux du quartier de l'Arénal. Une partie en revenait à mon père au titre du droit de garde. Il en faisait faire des bijoux et des meubles de prix qu'il revendait dans toute l'Espagne. Lorsque cette manne s'est tarie, mon père a eu la sagesse d'épargner ses gains, en sorte que nous avons continué à mener une confortable existence.

Nous habitons près de la Giralda – une tour maure, d'une telle élégance que les chrétiens en firent le clocher de la cathédrale. Notre demeure comportait un patio garni de fleurs et de plantes rafraîchies par des jets d'eau. Au premier étage, dans les salons destinés aux récep-

tions, des tapis recouvraient le sol, sur lequel étaient posés de lourds coffres de bois sculptés et des buffets contenant de la vaisselle d'argent. J'avais toujours été intrigué par une pièce de bonnes dimensions, située à un angle de cet étage. Mais je ne fus jamais autorisé à y entrer, aussi l'avais-je appelée «la pièce interdite». Seuls y avaient accès les autres membres de ma famille, Filógeno, notre fidèle domestique, et de nombreux invités. Les jours où il y recevait, mon père revêtait ses habits de cérémonie : chemise blanche, pourpoint bien ajusté, culotte serrée aux genoux, bas de soie, chapeau aux plumes multicolores. Sa haute taille lui conférait une fière allure ; à côté, ma mère semblait minuscule, mais sa beauté me ravissait. Après que tout le monde fut entré dans cette pièce, je collais mon oreille à la porte : j'entendais des chants – mon père avait une voix grave, je la reconnaissais entre toutes – et des prières dans une langue inintelligible. Il arrivait que l'on évoquât en espagnol des villes dont j'ignorais l'existence, mais qui semblaient très lointaines. Peut-être celles où s'était rendue une partie des nôtres, dont l'oncle Leonardo, lors d'un départ précipité pour lequel on ne m'avait donné aucune explication. Redoutant que mon père ne se livrât à des activités qui nous auraient valu les pires ennuis ou nous auraient obligés, nous aussi, à fuir l'Espagne, je suppliais la Sainte Vierge de veiller à ce qu'il ne nous arrivât rien de fâcheux. Nous étions

pourtant de fervents catholiques récitant nos prières, allant à la messe et recevant les sacrements. Mon père payait les réparations d'un clocher ou d'une église, l'entretien de la Giralda et les dépenses de l'Inquisition. Cette générosité lui valait l'estime générale, et cela aurait dû me rassurer.

Telle était ma famille. Mes frères se préparaient, l'un à devenir médecin comme beaucoup de mes aïeux, et l'autre à faire du commerce, tandis que mes sœurs attendaient qu'on leur trouvât un mari convenable. Quant à moi, j'aspirais à la prêtrise. Ma vocation se manifestait dans mes écrits. Je notais des observations en marge des Évangiles, en réécrivais certains épisodes ou en inventais d'autres. Dans mon esprit, je suivais l'exemple du Greco, d'Alejo Fernández ou de Luis de Morales dont nombre de tableaux s'inspiraient des textes saints. J'évoquais sur mes cahiers un Christ au regard lumineux, des apôtres un peu frustes, mais bienveillants, je racontais l'arrivée du Christ à Jérusalem, le montrais parcourant sur un âne les rues de la ville, soulignais la perfidie de Judas lors de la Cène et la cruauté des juifs lors de la crucifixion.

« Peut-être deviendras-tu un grand écrivain, comme Cervantès, disait mon père. Seulement, fais attention : si ces textes tombaient entre de mauvaises mains, cela pourrait te valoir des désagréments. » De quelles mauvaises mains parlait-il ? Ni Alejo

Fernández, ni El Greco, ni Luis de Morales n'avaient été inquiétés pour leurs peintures. Persuadé que mon père s'alarmait inutilement, je continuai d'ajouter aux Évangiles des épisodes inédits.

Ma vie aurait continué heureuse et paisible si un soir, peu de temps après le départ de mon oncle Leonardo pour je ne sais quelle ville lointaine, mon père ne m'avait annoncé qu'il m'avait inscrit au collège du Saint-Sacrifice-de-la-Rédemption à Valence.

« Puisque ta vocation pour la prêtrise semble irrévocable, me dit-il, j'ai décidé de t'y envoyer. »

À ces mots, ma mère se jeta à ses pieds.

« Votre fils vient d'avoir treize ans, laissez-le encore parmi nous ! s'écria-t-elle. Il est jeune, pourquoi une décision si hâtive et pourquoi Valence ? Il existe d'excellents collèges à Séville. Valence est loin, nous risquons de ne pas le revoir avant longtemps. Je vous en supplie, Monsieur, reportez votre décision. »

– Le collège du Saint-Sacrifice est un excellent établissement, répondit-il. C'est un collège oratorien tenu par des prêtres séculiers, Juan y sera très heureux. Je l'y ai inscrit, il n'y a pas à revenir là-dessus. »

Ma mère eut beau le supplier, il fut inflexible. Quant à moi, l'idée de quitter les miens me désola, mais je ne pouvais m'opposer à une décision de mon père et j'avais trop manifesté mon intention de devenir prêtre pour protester sans me déjuger.

«Tu partiras demain matin avec Filógeno, ajouta-t-il, va préparer tes bagages.»

La mort dans l'âme, je lui obéis.

Je n'avais jamais entendu parler du collège du Saint-Sacrifice-de-la-Rédemption, j'étais loin de me douter que j'y ferais mes premières armes de forban.

LIVRE PREMIER

Le collège du Saint-Sacrifice-de-la-Rédemption

Chapitre PREMIER

*De mon départ pour Valence, mon voyage
avec Filógeno et notre arrivée à Valence.*

Nous partîmes très tôt le lendemain. Mon père avait préparé une mule pour Filógeno, une autre pour moi et une troisième pour nos bagages. Il nous recommanda de ménager nos montures : plus de cent trente lieues nous séparaient de Valence, il fallait compter une quinzaine de jours pour s'y rendre. Ma mère avait raison, la distance ne me permettrait pas de revenir souvent à Séville.

Ce départ me chagrina plus que je ne saurais dire, je passai une partie de la nuit à préparer mes malles. Mon père veilla à ce que j'emportasse le strict nécessaire.

«Au collège, on te donnera ce dont tu as besoin, m'avait-il dit, y compris ta soutane de prêtre. Je paye assez cher pour que tu ne manques de rien.»

Je réussis cependant à emporter à son insu mes cahiers, sur lesquels j'avais enrichi les Évangiles de nouveaux

épisodes. S'il l'avait appris, il s'y serait sans doute opposé.

Ma mère me passa autour du cou un médaillon en or qui représentait une étoile à six branches, dont l'une était légèrement encochée. Elle ressemblait à celle qui ornait la synagogue désaffectée non loin de chez nous. C'était la première fois que je voyais ce bijou.

« C'est une étoile de David, me dit-elle, elle appartenait à ton grand-père, il y avait fait graver : "JF", pour Jayme de Figueras, les mêmes initiales que toi.

– Il y a des juifs chez nous ? demandai-je, surpris.

– Bien sûr que non ! se récria-t-elle, mais ton grand-père tenait à ce bijou. Ne le montre à personne et surtout ne t'en sépare jamais. »

Avant de partir, mon père remit deux bourses bien garnies et un pistolet à Filógeno.

« L'une est pour vos dépenses pendant le voyage, lui dit-il, n'hésite pas à y puiser. L'autre est pour le collègue. Quant au pistolet, il vous protégera contre la canaille qui peuple les routes. N'hésite pas à t'en servir pour défendre notre Juanico.

– Comptez sur moi, Monsieur, répondit Filógeno, je veillerai sur lui comme sur mon propre fils. »

Mes frères et mes sœurs vinrent me saluer, puis nous partîmes. Je ne me retournai pas, de crainte de voir ma mère pleurer. Un sombre pressentiment me serrait le cœur, j'essayais de l'ignorer, il revenait sans cesse,

comme pour m'avertir que je ne reverrais plus les miens.

À mesure que nous avançons, la chaleur devenait plus pesante. Les routes étaient difficiles, sinueuses, souvent mal tracées. Pour peu que nos montures se missent à trotter, elles soulevaient un aveuglant nuage de poussière qui nous obligeait à attendre qu'il se dissipât. Il nous arrivait aussi de quitter la route sans nous en rendre compte et de nous perdre dans des paysages hostiles, parmi des roches aux formes invraisemblables, nous passions alors un temps important à chercher notre chemin.

Souvent, nous croisons des personnages à l'allure pitoyable. La plupart étaient d'une saleté repoussante, hirsutes, barbus, édentés, agités de tremblements. Tout chez eux dénotait une extrême misère. Ils marchaient à grand-peine, trébuchant sur les cailloux qui blessaient leurs pieds nus. Où allaient-ils ? Sans doute ne le savaient-ils pas eux-mêmes, comme si leur destin consistait à errer d'un endroit à un autre sans se poser de questions. Ceux qui en avaient encore la force nous poursuivaient en tendant une main implorante. Filógeno leur lançait quelques maravédís pour s'en débarrasser. Les plus chanceux parvenaient à grappiller de quoi se procurer un morceau de pain sous les regards envieux des autres. Mon père avait

été bien inspiré de donner une arme à Filógeno. Lorsque ces gueux nous approchaient de trop près, il brandissait son pistolet et ils n'insistaient pas. Certains essayaient de s'emparer d'un sac sur la mule qui transportait nos bagages, d'un coup de pied Filógeno les expédiait dans le ravin qui bordait la route, ils se relevaient en nous lançant des malédictions, mais ne se risquaient pas à recommencer. Quant à moi, je découvrais un monde qui me paraissait effrayant ; aussi, je me sentais rassuré de voyager avec un serviteur tel que Filógeno.

Nous avançâmes ainsi toute la journée.

À la nuit tombée, nous aperçûmes un village.

« Il y aura certainement une auberge, dit Filógeno. L'endroit ne sera pas des plus accueillants, mais nous avons besoin de repos et nos mules encore plus. »

Nous payâmes un droit au poste de garde à l'entrée du village. Selon Filógeno, les gabelous qui tenaient ces douanes étaient presque tous des juifs portugais qui se faisaient passer pour chrétiens. Cela me surprit d'autant plus que le commissaire de l'Inquisition qui dirigeait la douane nous demanda si nous n'avions pas dans nos bagages des ouvrages condamnés par le Saint-Office.

Dans le village, nous trouvâmes une auberge à la propreté douteuse, éclairée par quelques bougies qui produisaient une semi-obscurité insuffisante à en

dissimuler la crasse. À part deux ivrognes avachis sur la table commune, elle était déserte. Filógeno commanda du vin, ordonna que l'on fit cuire notre viande, que l'on nous préparât une chambre pour la nuit et que l'on s'occupât de nos mules.

Cela nous coûta un réal, qui disparut aussitôt dans la poche de l'aubergiste.

Le vin arriva rapidement, on le tirait d'une peau de bouc qui dégageait une odeur désagréable et le rendait quasi imbuvable. Lorsque l'on nous servit notre viande, elle semblait avoir diminué de moitié, soit qu'on l'eût fait trop cuire, soit que l'aubergiste en eût prélevé une part pour lui. Soit les deux, ce qui était le plus probable. Elle avait un goût écœurant, mais nous avions tellement faim que nous en vînmes à bout en quelques minutes.

Ensuite, nous gagnâmes notre chambre. Elle ne valait pas mieux que l'établissement. Notre lit, dont les draps n'avaient pas dû être changés depuis une éternité, était infesté de puces et de punaises. J'hésitai avant de m'y étendre, mais la fatigue du voyage et le vin bu en quantité, malgré son odeur de bouc et les conseils de modération de Filógeno, firent que je m'y affalai d'un coup et m'y endormis aussitôt. Filógeno suivit mon exemple, mais, bientôt, nous fûmes réveillés par les assauts des hôtes de notre lit et nous ne fermâmes plus l'œil de la nuit.

Au matin, nous étions couverts de cloques ; il ne nous restait pas un endroit sur tout le corps, le visage et les mains où il y eut de place pour une autre piqûre.

« Ne nous attardons pas ici, dit Filógeno, cet endroit est abominable. »

Nous récupérâmes nos mules, qui semblaient avoir eu une nuit paisible, et le reste de la journée se passa à chevaucher et à nous gratter jusqu'au sang. Comme la veille, nous avançons sous un soleil impitoyable. À la nuit tombée, plutôt que de chercher une auberge, nous nous installâmes dans un endroit tranquille à l'écart des routes. Filógeno alluma un feu sur lequel il fit cuire la viande avec différentes herbes qu'il était allé cueillir. Ses gestes étaient précis et rapides, j'admirais son habileté : quelles que fussent les circonstances, on pouvait compter sur son dévouement et sur son efficacité. Je comprenais qu'on lui fit confiance et qu'on lui accordât une place particulière parmi nos domestiques. C'était un homme vigoureux, au visage ouvert et honnête avec une belle chevelure blonde qui lui tombait sur les épaules. Vêtu de manière plus recherchée, il aurait pu passer pour un gentilhomme.

La viande était bien meilleure qu'à l'auberge, je la mangeai avec grand appétit ; pendant le repas, nous discutâmes de la qualité de l'accueil dans les auberges. « Elles se valent presque toutes, me dit Filógeno, aussi sales les unes que les autres. Le vin y est imbuvable, la

nourriture immangeable, les lits y abritent autant de puces que de punaises et l'on y est volé sans coup férir. » Aussi, nous décidâmes de préparer notre nourriture nous-mêmes et de dormir dans les bois, où la nature était plus accueillante et plus propre.

Je demandai à Filógeno en quoi consistaient ces réceptions que l'on donnait dans la pièce interdite et pourquoi je ne pouvais y participer. « Vos parents craignaient, me dit-il, que la compagnie de leurs amis bien trop âgés pour vous ne vous ennuyât. C'était le cas de vos frères et sœurs, qui sont pourtant vos aînés. » J'essayai d'en savoir davantage, mais je me heurtai à des réponses évasives, si bien que nous n'échangeâmes plus que des propos anodins.

Les jours suivants, nous prîmes toujours nos repas et dormîmes dehors. Quand nos provisions s'épuisaient, nous les renouvelions dans un village. De la sorte, le voyage se poursuivit sans encombre ; jour après jour, nous nous rapprochions de Valence.

Nous y arrivâmes un début d'après-midi.

Après avoir confié nos mules à un aubergiste, nous nous rendîmes au collège du Saint-Sacrifice-de-la-Rédemption. Ce dut être un bel endroit autrefois, mais aujourd'hui, on se demandait comment il tenait debout. Les murs tombaient en ruine, lézardés et fissurés de partout, aussi noirs et sales que l'auberge où nous avions passé la nuit. Ce délabrement m'effraya, je

craignis que l'intérieur du collège ne correspondît à son aspect extérieur.

À l'idée d'aller étudier dans un tel endroit, mon cœur se serra.



Chapitre II

*De l'état du collège et de l'accueil
que nous fit le Padre supérieur.*

Cette crainte se confirma lorsque nous entrâmes dans le collège. Les murs étaient dans le même état qu'à l'extérieur, pas une seule fenêtre dont les battants ou les volets ne fussent brisés et ne s'agitassent avec un bruit sinistre. Les crucifix n'avaient pas meilleure mine, il y manquait toujours une ou deux branches : soit le Christ avait été décapité, soit on l'avait transformé en manchot ou en cul-de-jatte. Une odeur nauséabonde nous prit à la gorge, je dus faire un effort pour ne pas vomir, mais ce qui nous frappa le plus fut le silence : il soulignait la désolation des lieux. À part les fenêtres qui battaient l'une contre l'autre, on n'entendait aucun bruit, ni les cris, ni les rires, ni les cavalcades que les élèves font normalement retentir dans les écoles. Partout, on respirait la misère, mais je devais bientôt m'apercevoir que c'était surtout de l'adulterio qu'il s'agissait.

Pourquoi mon père m'avait-il inscrit dans un tel endroit? Sans doute l'avait-on abusé. J'espérai que, découvrant la tromperie, Filógeno me ramènerait chez moi.

Un prêtre à la figure décharnée, qui paraissait faire carême tous les jours, nous avait accueillis. Filógeno lui expliqua la raison de notre présence, il nous invita à le suivre chez don Sebastian de la Moraleja, le Padre supérieur. Il marchait en s'appuyant sur un bâton ; malgré sa claudication et une toux si violente qu'il paraissait sur le point de rendre l'âme, il filait à vive allure. Sa soutane semblait aussi ancienne que le collègue : elle était couverte de ravaudages et de taches, même sur ses omoplates ou sur ses reins, comme s'il mangeait en tournant le dos à son assiette.

Nous traversâmes d'immenses couloirs très hauts de plafond, certains tournaient presque à angle droit et le bruit de nos pas y résonnait comme amplifié par l'espace. Le sol était couvert de détritrus, les moutons formés par la poussière volaient autour de nous ; des murs et des plafonds pendaient d'innombrables toiles d'araignées où nous nous prenions le visage. Au bout d'un moment, nous arrivâmes dans une sorte de vestibule de petites dimensions, mais qui paraissait bien entretenu. Aucune saleté ne traînait sur le sol recouvert d'un tapis en laine que l'on devait régulièrement nettoyer. Les fenêtres ne cognaient pas l'une contre l'autre,

elles comportaient des vitraux aux couleurs vives qui se reflétaient sur le sol et sur les murs et contribuaient à donner un aspect presque joyeux à cette pièce. À côté de la fenêtre, sous un crucifix en cuivre que l'on devait astiquer régulièrement tant il resplendissait, se trouvait un sofa en velours rouge ; le prêtre nous fit signe de nous y asseoir. Puis il frappa à une lourde porte en chêne, sur laquelle étaient sculptés des motifs religieux. Sans doute la porte du bureau du Padre supérieur. N'obtenant pas de réponse, il attendit un peu, puis frappa de nouveau et comme il ne se passait toujours rien, il se décida à ouvrir et à introduire la tête dans le bureau. Tout dans son attitude dénotait la servilité et l'embarras : d'un côté, il ne pouvait laisser ignorer notre présence à son supérieur, de l'autre, il n'osait le déranger.

Un hurlement répondit à son intrusion. Le prêtre trembla de la tête aux pieds, mais il parvint à expliquer d'une voix à peine audible les raisons de son audace. Puis il ferma la porte, nous dit que le Padre supérieur allait nous recevoir et il s'enfuit. Pendant un moment, nous pûmes suivre ses déplacements dans les couloirs grâce à ses quintes de toux.

Nous attendîmes que le Padre don Sebastian daignât se souvenir de nous. Finalement, la porte de son bureau s'entrouvrit et il nous fit signe d'entrer.

À la différence du prêtre qui nous avait conduits dans son bureau, don Sebastian de la Moraleja se portait bien.

Son ventre rebondi, son teint rose et ses joues replètes signalaient l'habitude de faire bonne chère. Quant à sa soutane, elle était d'une propreté irréprochable. Il s'installa derrière son bureau et, nous laissant debout, attendit qu'on lui apprît la raison de notre présence. Ses manières étaient méprisantes, sans doute croyait-il que Filógeno était mon père et que, à en juger par sa tenue de laquais, nous étions de pauvres gens qui ne méritaient pas d'égards particuliers. Mais lorsque celui-ci se présenta comme mon domestique, ses manières changèrent aussitôt. Il m'adressa un gracieux sourire, m'invita à m'asseoir et se résigna à ce que Filógeno en fit autant. J'étais devenu un enfant de bonne famille, cela méritait respect et obséquiosité. Lesquels éclatèrent sans retenue lorsque Filógeno lui tendit une bourse pleine de ducats.

« Mon maître, don Alvaro de Figueras, m'a chargé de vous remettre cet argent pour les études de Juan, dit-il. C'est plus que vous lui aviez indiqué, mais vous aurez peut-être des dépenses imprévues. Cette somme est pour l'année en cours. Bien entendu, l'an prochain je vous en apporterai autant. »

Je compris alors que je ne devais pas me bercer d'illusions : Filógeno me signifiait ainsi qu'il obéissait à mon père et qu'il m'abandonnait à mon triste sort, malgré le peu d'estime que devait lui inspirer ce collègue.

Quant à don Sebastian de la Moraleja, à la vue de ces ducats et entendant que Filógeno lui en apporterait

encore l'année suivante, une lueur de cupidité s'alluma dans son regard, ce qui me parut étrange chez un homme supposé consacrer sa vie et ses prières à Dieu et qui devait, normalement, avoir fait vœu de pauvreté. Il félicita Filógeno d'être au service de gens honorables et d'un jeune homme aussi distingué que moi, jura que la plus grande partie de cette somme paierait mes études et que l'autre reviendrait aux indigents. Il ajouta que l'apparente pauvreté du collège était destinée à fortifier l'âme des pensionnaires, à les détourner des biens de ce monde, mais il ne fallait pas s'inquiéter, car son collège était fréquenté par des élèves issus des meilleurs milieux qui trouvaient le confort et les égards auxquels leur naissance leur donnait droit. Tout le personnel, assura-t-il, depuis les domestiques jusqu'aux professeurs et jusqu'à lui-même, était constitué d'excellents chrétiens qui faisaient leurs dévotions, connaissaient leurs prières et les récitaient aussi souvent qu'il convenait. Leur dévouement était exemplaire et les cours d'un excellent niveau.

« Notre collège vaut les meilleurs établissements du pays, nous dit-il. Nous n'avons rien à envier à celui de San Bartolomé de Salamanque où Fernando de Valdés a fait ses études et a connu une brillante carrière. Ici, nos élèves peuvent prétendre au meilleur avenir. »

À l'en croire, nombre d'entre nous – à l'instar de Fernando de Valdés, le célèbre inventeur d'instruments de torture pour l'Inquisition, ou de Francisco Tello de

Sandoval, qui avait présidé la chancellerie de Grenade puis celle de Valladolid et enfin le Conseil des Indes – deviendraient évêques ou archevêques. Peut-être même rejoindraient-ils le collège des cardinaux du Saint-Siège. «Ce pourrait être le cas de ce jeune homme, ajouta-t-il en pointant son doigt sur moi, il a si belle allure, l'air si éveillé, il pourrait devenir grand Inquisiteur ou même Pape. Je suis sûr qu'il s'acquitterait à merveille de sa charge. Quelle fierté pour ses parents!» Il était intarissable. Tenait-il le même discours à tous les pensionnaires qui se présentaient dans son établissement dès lors qu'ils lui semblaient fortunés? Nous subîmes ses flatteries un moment encore. Quand il y mit un terme, il chargea Filógeno de transmettre ses respects à mon père :

«Monsieur don Albadro de las Higueras, à l'évidence un homme de bien, pour le salut duquel je ne manquerai pas de prier.»

Il nous raccompagna jusqu'à la porte de son bureau.

«L'abbé Fernandez (c'était ainsi que se nommait le prêtre tousseur) vous installera dans votre dortoir, me dit-il, vous verrez, c'est un endroit très agréable, il vous conduira ensuite au réfectoire pour vous présenter à vos futurs camarades. Vous le trouverez à l'entrée du collège, c'est lui qui vous a ouvert.»

Il nous poussa hors de son bureau, ferma brusquement la porte et nous laissa chercher l'abbé Fernandez,

que nous n'aurions sans doute jamais trouvé si ses interminables quintes de toux ne nous avaient guidés.



Chapitre III

*De l'accueil que me firent les élèves du collège
et de ma rencontre avec sœur Hechicera.*

Vint le moment que je redoutais le plus.

Arrivé devant la loge de l'abbé Fernandez, Filógeno se plaça de manière à l'empêcher de voir ce que nous faisons.

« Il faut nous quitter, Monsieur, chuchota-t-il. Je dirai à votre père la fâcheuse impression que m'a faite ce collègue. Nul doute qu'il m'enverra vous chercher. »

Il me donna une petite bourse en cuir.

« Votre mère m'a demandé de vous la remettre. Elle contient dix réaux d'argent, cachez-la bien, ce collègue doit être un repaire de voleurs. »

Puis il me serra contre lui et m'exhorta à la patience. Je voulus le retenir encore un peu, mais l'abbé Fernandez lui ordonna de partir, tira le verrou derrière lui et ce fut comme si la porte d'une prison se refermait sur moi.

« Suivez-moi, ordonna-t-il, je vais vous montrer votre dortoir. Ensuite, nous irons au réfectoire où vous rencontrerez vos futurs camarades. »

Je dus courir derrière lui. Comment pouvait-il, tout en boitant, en toussant et en crachant, se déplacer si vite ? J'étais épuisé lorsque nous atteignîmes le dortoir. C'était une immense pièce rectangulaire en aussi mauvais état que le collège. Les murs y étaient sales et abîmés, les fenêtres s'entrechoquaient en produisant le même bruit dans les couloirs. Le dortoir devait bien contenir une trentaine de lits. À côté de chacun d'eux était posé un coffre destiné à ranger les affaires. L'abbé me montra une pailleasse qui me parut encore moins engageante que celle de l'auberge où j'avais dormi.

« Votre lit, vous en prendrez grand soin. Maintenant, je vais vous conduire au réfectoire. »

Je voulus ranger mes affaires, mais il s'y opposa.

« Nous n'avons pas le temps. Laissez votre sac ici, personne n'y touchera. Dans ce collège, tout le monde est honnête. Allons, suivez-moi ! »

Loin de me rassurer, ces paroles éveillèrent ma méfiance. Aussi, je cachai prestement sous ma pailleasse ma bourse et les cahiers sur lesquels j'ajoutais des épisodes aux Évangiles et je courus derrière l'abbé, qui avait déjà quitté le dortoir.

Il nous fallut de nouveau traverser un dédale de couloirs. À mesure que nous approchions du réfectoire nous parvenaient des cris de toutes sortes accompagnés de bruits de vaisselle et de couverts. Ce tapage me

surprit, il formait un violent contraste avec le silence que j'avais trouvé à mon arrivée.

Une fois atteint le réfectoire, je crus assister à une scène d'apocalypse. Des élèves s'agitaient autour d'immenses tables sur lesquelles étaient posés des bols de soupe qui dégageaient une odeur écœurante. Le vacarme était assourdissant, des prêtres s'époumonaient à réclamer le silence, mais leurs cris réussissaient seulement à augmenter cette cacophonie.

Devant un tel spectacle, mon premier réflexe fut de m'enfuir, mais le Padre Fernandez me retint fermement par le bras. Il leva son bâton comme pour me frapper. Terrorisé, je ne bougeai plus. Au lieu de s'abattre sur moi, le bâton heurta une table avec une telle force que je crus qu'elle allait se rompre. Les élèves s'immobilisèrent immédiatement. Leurs soutanes étaient aussi mal en point que celle de l'abbé Fernandez. Ce dernier, malgré son air souffreteux, ses quintes de toux et sa servilité pour s'adresser au Padre supérieur, était capable d'une autorité qui imposait le silence même s'il ne durait pas.

«N'êtes-vous pas capables de vous tenir comme des chrétiens, des êtres civilisés créés par Dieu? cria-t-il. J'amène ici un nouveau. Que va-t-il penser en voyant que vous vous conduisez comme des animaux? Que vous êtes issus des œuvres du démon?»

Tous les regards se tournèrent vers moi. Le silence se prolongea quelques instants puis un formidable hurle-

ment retentit et une avalanche de projectiles et de morceaux de pain rassis, durs comme de la pierre, s'abattit sur moi.

Je me protégeai de mon mieux avec mes bras tandis que l'abbé, qui ne faisait rien pour arrêter ce déluge, me regardait en ricanant. Soudain, je reçus en pleine figure plusieurs bols de bouillasse infecte. Elle se répandit sur mes cheveux, sur mon visage et s'insinua à l'intérieur de mes vêtements. Tout le monde rit de mes efforts pour m'en dépêtrer. Par la suite, je devais découvrir que les tourments infligés à un nouvel arrivant constituaient un des rares divertissements de ce collègue.

L'abbé me regarda d'un air sévère.

« Cessez de faire le pitre pour amuser vos camarades, m'ordonna-t-il. Allez vous nettoyer, on ne peut honorer Dieu dans un tel état. »

Il ne m'indiqua pas où trouver de l'eau, si bien que je me perdis à en chercher dans ces couloirs qui n'en finissaient pas. Leur fonction devait consister à égarer l'imprudent qui s'y aventurerait. J'aurais pu les parcourir jusqu'à la fin des temps sans aller nulle part. Si mes persécuteurs voyaient mon désarroi, leur joie redoublerait certainement. Jamais je n'aurais imaginé que l'on pût éprouver ainsi du plaisir à tourmenter ses semblables. Je me sentais démuné en face de telles cruautés. Mes sanglots éclatèrent sans que j'essayasse de les retenir, mes larmes se mêlèrent à la fange qui souillait mes vêtements

et rendirent leur odeur encore plus insupportable. Je parcourais ces couloirs en récitant toutes les prières qui me venaient à l'esprit pour que le Ciel me secourût.

Et c'est alors que le miracle se produisit.

Après avoir tourné un long moment, j'atteignis le vestibule où se trouvait le bureau du Padre supérieur. Une religieuse vêtue de noir y faisait le ménage. Lorsqu'elle me vit, elle comprit immédiatement ce qui m'était arrivé.

« Quel malheur ! s'écria-t-elle. C'est comme ça avec les nouveaux. On prétend honorer Dieu et on fait pire que les musulmans ou les juifs. »

Elle me prit par le bras et me conduisit dans une petite pièce à côté du vestibule.

« Ici, tout le monde m'appelle Sœur Hechicera, parce qu'on trouve que je ressemble à une sorcière. Tu peux m'appeler comme ça, toi aussi. »

Elle me montra un baquet rempli d'eau posé devant une cheminée dans laquelle crépitait un feu.

« L'eau n'est pas très propre, mais je n'ai rien de mieux à t'offrir. Débarrasse-toi de tes vêtements pour te laver. »

Je la regardais, surpris : jusqu'à présent, seuls ma mère et Filógeno m'avaient lavé. Ma mère pour me manifester sa tendresse et Filógeno parce que cela entraînait dans ses fonctions. Aussi, je n'osai me déshabiller devant elle.

« Tu comptes te laver avec tes vêtements ? s'écria-t-elle. Ne sois pas timide, des hommes nus, j'en ai vu plus que

tu ne crois, Dieu en a voulu ainsi. Allons, si tu veux te débarrasser de cette puanteur, enlève-moi tout ça ! »

Devant mon hésitation, elle se radoucit.

« Je ne regarderai pas, déshabille-toi sans crainte. »

Elle me tourna le dos, je me défis de mes vêtements et entrai prestement dans le baquet. L'eau était froide, sans doute avait-elle servi à des lessives. Mais elle me fit du bien. Elle ne me nettoyait pas seulement le corps, elle effaçait aussi les tourments que je venais d'endurer.

Pendant ce temps, Sœur Hechicera entreprit de nettoyer mes vêtements dans une autre bassine.

« Je vais les faire sécher devant la cheminée », dit-elle.

Lorsqu'elle eut terminé, elle me commanda de sortir du bain. Je lui obéis, persuadé que, de nouveau, elle ménagerait ma pudeur. Brusquement elle se retourna et je me retrouvai entièrement nu devant elle.

Elle poussa un cri d'horreur ; son regard s'attarda sur le pendentif que ma mère m'avait donné puis descendit vers mon bas-ventre, elle l'examina avec une telle insistance que je me sentis rougir de honte. Je tâchai tant bien que mal de cacher ma pudeur avec mes mains.

« C'est pour ça que tu ne voulais pas te déshabiller ! s'écria-t-elle. Tu ne voulais pas que je m'en aperçoive ? »

– Vous apercevoir de quoi ? demandai-je, surpris par cette brusque colère.

– Ne te moque pas de moi, je vois bien que tu n'es pas un chrétien. »

Cette accusation me laissa sans voix.

« Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille? m'exclamai-je. Je suis un chrétien. Et même un bon chrétien, je veux devenir prêtre.

– Devenir prêtre! Tu ne manques pas d'audace! Elle me montra mon pendentif. Si tu étais un bon chrétien, tu ne porterais pas cette chose. »

Je me souvins trop tard de la recommandation de ma mère de ne montrer à personne ce bijou.

« C'est une étoile de David, dis-je. Quel mal y a-t-il à la porter? C'est ma mère qui me l'a donnée.

– Une étoile de David! Elle dirigea un doigt accusateur vers mon bas-ventre. Et là, qu'est-ce donc?

– Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire?

– Allons donc, tu sais très bien de quoi je parle. »

Sans plus d'explication, elle me lança mes vêtements à la figure.

« Va-t'en, j'ai assez perdu de temps avec toi. Demain, je préviendrai le Padre don Sebastian. Tu n'as rien à faire parmi les chrétiens. »

Je voulus protester, mais elle me montra la porte.

« Dehors! »

Elle avait dit cela avec une telle autorité que je n'osai insister. Je ramassai mes vêtements encore humides et filai sans demander mon reste. Une fois dans le couloir, je me rhabillai aussi vite que je pus et je repris mon errance.

J'avais beau y réfléchir, je ne comprenais ce qui avait provoqué l'ire de la sœur.



Chapitre IV

Ma rencontre avec mes camarades de dortoir.

L'enseignement au collège du Saint-Sacrifice.

Comment l'on festoya avec mon argent.

Finalement, je parvins à retrouver mon dortoir. Mon désespoir augmenta en découvrant qu'on avait vidé mon sac sur mon lit et déchiré son contenu. Seuls avaient été épargnés mes cahiers et ma bourse, cachés sous la paille. J'aurais voulu vérifier s'ils étaient toujours à leur place, mais je n'osais le faire devant mes compagnons de chambrée.

« Qu'avez-vous contre moi ? leur criai-je. Vous ne me connaissez pas, je viens d'arriver, je ne vous ai rien fait. »

Au lieu de me répondre, ils firent cercle autour de moi, manifestement ravis de l'accueil qu'ils me préparaient. Ils devaient être une trentaine et j'étais seul. Tout à coup, un déluge de crachats s'abattit sur moi. Je ne savais comment m'en défendre ; de longs jets de salive blanche jaillissaient de leurs bouches et m'atteignaient partout. J'eus beau demander grâce, mon supplice ne cessa que lorsque je fus couvert de la tête aux pieds de crachats.

Plus tard, quand j'eus quitté le collège, j'appris par des étudiants rencontrés au gré de mes aventures que c'était une pratique répandue dans les universités : les nouveaux subissaient de nombreuses épreuves, on déchirait leurs vêtements, on écrasait leur bonnet et, surtout, on leur administrait le *sacar nevado* qui consistait à les rendre blancs comme neige en les inondant de crachats. Après avoir enduré ces brimades, les nouveaux offraient un repas à leurs aînés et leur noviciat prenait fin.

La même chose se produisit avec moi. Lorsque mes camarades eurent terminé, celui qui semblait être le meneur – j'appris qu'il se nommait Alfonso de Varga –, un garçon à la carrure athlétique, prit la parole.

« Ça suffit pour ce soir, on verra demain.

– Vous recommencerez demain ? » dis-je, effrayé.

On éclata de rire.

« Pas si tu nous offres le repas auquel nous avons droit, répondit Alfonso. Ainsi le veut la tradition. Nous recommencerons tant que tu ne nous inviteras pas à dîner.

– Je dois tous vous inviter ?

– Bien sûr. Tu me donneras l'argent pour acheter les provisions. Si tu es généreux avec nous, le repas sera meilleur et nous t'en serons reconnaissants.

– Entendu, tu auras l'argent demain.

– Tu seras alors des nôtres. »

Il me tendit une serviette pour que je pusse m'essuyer puis tout le monde alla se coucher. Quand j'eus terminé

de me nettoyer, je me couchai à mon tour, persuadé qu'avec la promesse d'un repas, je gagnerai les bonnes grâces de mes camarades.

Le lendemain, on nous réveilla très tôt.

Après une rapide toilette dans le seau d'eau mis à notre disposition, nous nous rendîmes au réfectoire. Rien de fâcheux ne m'arriva et j'eus le sentiment d'être un collégien parmi d'autres. On nous servit la même soupe que la veille, à laquelle personne ne toucha, ensuite nous allâmes en cours. La salle était aussi délabrée que le collège. Nous y passâmes la matinée à prier et à lire des passages des Évangiles. Il fallait les apprendre par cœur et les réciter sans se tromper : la plus petite faute, une hésitation, un bégaiement, le non-respect de la ponctuation, l'absence d'intonation pouvaient entraîner des privations de sorties, de courrier, de repas (ce qui était plutôt une récompense), mais aussi le fouet et de pénibles corvées.

Les cours du matin terminés, nous retournâmes au réfectoire où l'on nous servit, cette fois agrémenté de quelques petits pois et d'un ou deux morceaux de lard, le même bouillon que la matinée et que la veille et sans doute que les jours précédents. À l'exception de quelques-uns, dont Alfonso, qui semblaient bien nourris, les collégiens étaient d'une maigreur effrayante. Ils semblaient sortis d'un hôpital tant ils

avaient l'air faméliques. Pendant le temps où je devais rester dans ce collège, jamais je ne vis un sourire éclairer leurs visages. En revanche, ils ricanait facilement aux dépens d'un autre, car ici la méchanceté était de rigueur. Contrairement aux dires du Padre don Sebastian, ils ne semblaient guère issus des meilleurs milieux et il me parut peu probable qu'ils devinssent évêques ou archevêques – encore moins cardinaux ou pape. Peut-être avaient-ils été animés par la même foi que moi en arrivant, mais les privations, les sévices, la nullité des cours les avaient transformés en fantômes à l'aspect rébarbatif.

Pendant le repas l'abbé Fernandez nous fit un sermon, entrecoupé de quintes de toux (à un moment, il sortit d'une poche de sa soutane un mouchoir centenaire, qu'il déplia devant nous, et chercha longuement un endroit convenable pour s'y moucher). Son sermon portait sur la valeur rédemptrice de la pauvreté. Autour de lui, le vacarme était aussi intense que le soir de mon arrivée, les morceaux de pain dur volaient à travers la salle, parfois un bol de soupe suivait la même trajectoire. De temps en temps, l'abbé s'interrompait pour donner un grand coup de canne sur une table ou gifler un collégien à portée de sa main ; son pouvoir d'intimidation était réel, même si le tapage reprenait rapidement. Ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre son sermon.

Il nous rappela que nos professeurs, tous pénétrés de l'esprit chrétien, partageaient notre dénuement.

« C'est pour cela, s'écria-t-il, que notre établissement s'appelle collège du Saint-Sacrifice-de-la- Rédemption. La pauvreté est une bénédiction envoyée par le Seigneur pour fortifier l'âme, nous ne sommes pas comme ces juifs qui vénèrent le Veau d'or, nous pouvons nous contenter de peu. Il montra son bol de soupe à la cantonade en s'écriant : "Mangez mes enfants, c'est une nourriture divine, au royaume des cieus, Dieu vous en servira au centuple." »

Cela n'incitait guère à y aller, je ne m'en rendis pas compte à cet instant, mais ce fut peut-être en écoutant de telles paroles que le doute s'insinua en moi et que je commençai à me détourner de Dieu.

L'abbé porta son bol de soupe à sa bouche avec un air de ravissement, comme si c'était Dieu lui-même qui le servait et en avala une gorgée sans faire la grimace, mais personne ne suivit son exemple.

Quant à moi, je n'avais aucune envie de ressembler à ces collégiens décharnés dont les yeux immenses qui sortaient de leurs visages osseux disaient la détresse. J'en voulus à mon père de m'avoir envoyé dans un tel endroit. Mais je devais patienter jusqu'au retour de Filógeno, car je ne doutais pas que mes parents, quand il leur apprendrait ma pénible situation, l'enverraient aussitôt me chercher. En attendant, je me promis que

mon argent serait consacré à l'achat d'une nourriture décente.

Lorsque Alfonso me réclama l'argent du repas, sans regarder à la dépense, je lui donnai un réal d'argent pour qu'il achetât la meilleure nourriture et en grande quantité. Une lueur de cupidité brilla dans ses yeux, la même que celle du Padre don Sebastian devant la bourse que Filógeno lui avait tendue. Je venais de commettre une erreur de taille, mais je ne le compris pas tout de suite.

Une fois que l'abbé Fernandez eut terminé son sermon, nous nous rendîmes à la chapelle où l'on nous montra les différents éléments et reliques nécessaires à l'Eucharistie. Il fallait les reconnaître les yeux bandés, les nommer dans l'ordre et indiquer leur fonction pendant l'office. La moindre erreur entraînait des sanctions. Puis nous retournâmes dans les salles de cours, où nous recommençâmes à réciter des passages des Évangiles. Ensuite, nous allâmes mourir de faim au réfectoire.

De retour au dortoir, Alfonso étala sur une nappe la nourriture achetée avec mon argent : pains, jambons, fromages, viandes, pois chiches, avocats, olives, oranges, ainsi que des vins du meilleur cru. Un festin propre à nourrir le dortoir pendant une semaine. Accompagné de deux collégiens, il avait fait ses courses pendant la séance à la chapelle. Comme je m'en étonnai, il me répondit qu'il n'y avait aucun inconvénient à manquer

des cours aussi stupides et qu'il connaissait dans le collège des sorties pour échapper à la surveillance de l'abbé Fernandez.

Notre repas dura une partie de la nuit, je mangeai et bus abondamment – jamais, je n'aurais cru qu'il existât d'aussi bons vins. J'étais heureux d'être enfin avec ceux que je tenais pour mes amis. Si bien que je commis une autre erreur en assurant que j'avais encore de quoi nourrir le dortoir pendant plusieurs semaines. Bientôt, l'ivresse me gagna à tel point que j'eus toutes les peines du monde à rejoindre ma paillasse, où je m'endormis d'un coup.

Mais le lendemain matin, lorsque l'on vint nous réveiller pour aller en cours, je m'aperçus que ma bourse et mes cahiers avaient disparu.



Chapitre V

*Comment la cruauté de mes camarades
me fit renoncer à trouver mon voleur.*

Ma première réaction fut de demander qui avait pris mon argent et mes cahiers, mais au regard que me lança l'un d'eux – plus tard, j'appris qu'il se nommait José de la Huerquería – cela me parut inutile : non seulement le coupable ne se dénoncerait pas, mais on risquait de me

faire payer cher mes soupçons. Une angoisse épouvantable me saisit à l'idée qu'il ne me restait plus rien pour me nourrir et, surtout, à l'idée qu'on lirait mes cahiers.

Cependant, je n'eus guère le temps de m'apitoyer sur mon sort, car on nous pressa d'aller au réfectoire, où l'on nous servit l'habituelle infâme nourriture. Ce fut une piètre consolation lorsque Alfonso, comme s'il me faisait une faveur, me donna un morceau de pain acheté sur mes deniers. «Tu y as droit comme ceux du dortoir», me dit-il, d'un air goguenard. Son ironie me déplut, je mangeai une partie du pain et gardai le reste pour plus tard.

La journée se passa, monotone et interminable : réfectoire, prières, récitations des Évangiles, cours et rabâchage sur l'Eucharistie, désignation des instruments du culte, conduite d'une messe... Jamais, on ne nous expliqua le sens de nos gestes ni celui des objets que nous manipulions. Ensuite, réfectoire avec sermon de l'abbé Fernandez et enfin dortoir.

Comme les soirs précédents, on se rassasia sur les provisions que j'avais payées. Pendant le repas, la conversation porta sur les vols dans le collège. On faisait évidemment allusion à ce qui m'était arrivé (on ne l'ignorait donc pas, ce qui conforta mes soupçons) et sans doute voulait-on voir ma réaction.

J'appris que les vols étaient fréquents. Quiconque était suspecté de vol ou pris en flagrant délit avait